

Bon appétit !

« Le hasard n'arrive qu'à celui qui est bien préparé. »

Baruch Spinoza

Nous sommes en février 1916. Le moment est venu pour George William Mundelein, nommé quelques mois auparavant nouvel Archevêque de Chicago par le Vatican, d'entrer en fonction. Né à Manhattan, bien que d'origine allemande, rentré dans les ordres en 1895, Mundelein a gravi à la hâte la hiérarchie du diocèse de Brooklyn ; de simple prêtre à chancelier, monseigneur à trente-quatre ans, devenu évêque auxiliaire à trente-sept, et pour finir archevêque, à seulement quarante-quatre ans. Extrêmement habile pour recueillir des fonds, le diocèse de New York avait acquis, sous sa direction, une discrète notoriété dans les milieux catholiques. Sa promotion était donc dans l'air, bien que la communauté catholique de Chicago soit étonnée et un peu perplexe face au jeune âge de son nouveau pasteur. Euphorique d'avoir atteint cette position, lui voulait se mettre à l'ouvrage sans perdre un instant, afin d'impressionner aussi bien les fidèles que les non-croyants, et de leur faire comprendre qu'il était désormais le nouveau chef de l'Église locale. Son arrivée en ville *devait* être éclatante. Elle l'aura été.

Le 3 février un groupe de soixante-trois habitants de la capitale de l'Illinois se rend à Brooklyn (New York) pour aller chercher le nouvel Archevêque et l'escorter en grande pompe dans leur ville. Ce sont des jours de fête et de cérémonies, Mundelein est dépassé par cet accueil exubérant : « Chicago m'a accueilli avec une cordialité qui a conquis mon cœur. Cette amitié, cette gentillesse et cette hospitalité, c'est exactement ce que j'attendais de Chicago ».

Le 9 février a lieu la cérémonie officielle au cours de laquelle Mundelein reçoit l'investiture officielle du Cardinal Giovanni Bonzano, Délégué Apostolique aux États-Unis. Chicago a un nouvel Archevêque. Il s'agit d'un événement extraordinaire, n'est-ce pas ? Trois réceptions publiques sont prévues pour les jours à venir, la première devant avoir lieu le lendemain à l'University Club. Effectivement, alors que Bonzano donne justement sa bénédiction à Mundelein, dans les cuisines du Club, les cuisiniers s'affairent aux fourneaux pour préparer le dîner du lendemain.

Cette soirée du jeudi 10 février, presque trois cent personnes se retrouvent dans le bâtiment de la Michigan Avenue pour rendre hommage au nouvel Archevêque. Ce ne sont pas des personnes quelconques, ce ne sont pas de banals paroissiens. Ce n'est pas un hasard si Mundelein prend place entre le gouverneur de l'Illinois Edward Dunne et le maire de Chicago William Hale Thompson. Car c'est un banquet privé, réservé aux meilleurs représentants du monde civil, politique, économique, militaire et religieux de l'État de l'Illinois — l'élite, la classe dirigeante.

Eh bien, ces derniers s'appêtent à vivre une soirée inoubliable.

Après les discours inauguraux et toutes les formalités d'usage, les invités passent à table. Le premier plat est une soupe de bouillon de poule. Elle n'est pas ser-

vie à la table des orateurs, l'Archevêque et ses voisins l'évitent donc, mais la majeure partie des invités lui font honneur. Les serveurs courent de gauche à droite pour remplir les assiettes.

Après quelques minutes, le visage d'un grand nombre d'invités devient cyanotique. Henry E. Legler, le responsable de la bibliothèque de la ville, se lève, chancelle et s'écroule inconscient. Dans les jours qui suivent monseigneur Luke J. Evers, alors trop occupé à discuter avec son voisin pour manger la soupe qu'il avait devant lui, se remémorera ces moments : « les participants au dîner à proximité de lui allèrent l'assister. On pensa qu'il avait été atteint d'un infarctus. Mais quand les hommes commencèrent à se lever des tables autour, se plaignant de fortes douleurs à l'estomac et s'effondrant à l'agonie, nous fûmes tous pris de panique. Les gens se mirent à courir de-ci de-là en tentant de faire quelque chose pour soulager la souffrance de leurs voisins, avant d'être à leur tour accablés... ».

En peu de temps des dizaines et des dizaines de prélats, de banquiers, de politiciens, de magistrats et de militaires commencent à se rouler par terre en se tordant de douleur. Ceux qui le peuvent se précipitent à l'extérieur pour vomir. Un médecin, John B. Murphy, est présent dans la salle, et monte ce qu'il appellera lui-même « un hôpital de campagne ». Son hypothèse immédiate est que le gras de poule contenu dans la soupe, après avoir passé une journée entière dans la marmite sans couvercle, a commencé le processus de putréfaction et que l'on a donc à faire à un cas d'intoxication alimentaire. Il se fait apporter de la cuisine de la moutarde et de l'eau tiède qui, mélangés, constituent un vomitif de fortune qui est administré aux personnes présentes.

« Vous pouvez vous imaginer la scène. Sur les chaises, prostrés au sol, appuyés contre le mur, il y avait des hommes en habits de soirée qui se lamentaient et pleuraient de douleur » dit monseigneur Evers, lequel conclut en poussant un soupir de soulagement : « les dirigeants de Chicago et d'autres villes pouvaient être balayés de l'existence plus vite encore que ce qui était arrivé aux victimes du Titanic ».

Dans une salle vraisemblablement recouverte par le vomi de ces hommes de pouvoir, le banquet se poursuit. Mais la majorité des convives refusera de toucher à d'autres plats, se limitant à consommer le dessert final. Face à ses illustres hôtes agonisants, avec à ses côtés un gouverneur « pâle comme un fantôme », l'Archevêque Mundelein tente de conserver une certaine retenue. Pour minimiser l'accident, il en rit : « alors que ce soir-là nous avons vu 100 grands hommes, voire plus, vaciller et tomber sur le côté, il faut noter que l'Église et l'État sont restés sereins. C'est de bonne augure pour l'Illinois ». Plus tard il dira à un journaliste : « il faut quelque chose de plus fort qu'une mauvaise soupe pour m'éliminer ».

Le prélat ne le sait pas, mais effectivement, quelque chose de plus fort qu'une simple soupe avariée a été servie. Le lendemain, après les premières analyses, les autorités font une annonce bouleversante : *quelqu'un a mis de l'arsenic dans la soupe avec l'intention de réaliser la plus merveilleuse extermination de masse de puissants de toute l'histoire !* Le nombre d'invités empoisonnés est difficile à évaluer, certains disent plus de cent, d'autres plus de deux cent. Plusieurs d'entre eux se trouveront dans un état critique des jours durant. Un des plus atteints est le père John

O'Hara, pasteur de l'Église de St. Matthew à Brooklyn, aumônier de la prison de New York, connu pour avoir en 1889 converti, et donc baptisé, le dernier condamné à mort par pendaison de cet État. Le révérend père mourra le 19 avril suivant, officiellement d'un infarctus, peu de jours après être sorti de l'hôpital qui l'a pris en charge après le dîner de Chicago.

Toutefois aucun des hôtes ne mourra cette soirée, la tentative de désinfection sociale a donc échoué. Pourquoi donc ? La première hypothèse fut que la dose de poison était excessive et que le corps humain, plutôt que de l'assimiler, l'avait immédiatement rejetée. Trop de poison, en somme. Mais le temps passant on accorda aussi une place à l'hypothèse contraire, à savoir que par un simple hasard la quantité de poison était insuffisante. L'Église avait en effet organisé un dîner pour deux cent personnes, mais au dernier moment elle avait allongé la liste des invités, se montant à peu de choses près à trois cent. Le chef à dix étoiles avait préparé la soupe le jour précédent, « l'aromatisant » donc pour la quantité de personnes initialement prévues. Pour répondre aux nouvelles exigences, ce soir-là, avant d'être servie, la soupe avait été rallongée par le personnel présent en cuisine — le poison avait donc été dilué, perdant en efficacité.

Dès qu'elle eut le rapport inattendu, la police se précipita pour interroger les administrateurs de l'University Club, afin de savoir qui, parmi les cuisiniers qui s'étaient relayés aux fourneaux pour l'événement ce mercredi, était chargé de préparer cette pitance. On le découvrit sans peine : c'était Jean Crones, employé par l'University Club courant septembre, c'était lui le cuisinier empoisonneur ! Toutefois, Jean Crones n'était désormais plus repérable, et ce depuis mercredi soir, c'est-à-dire après qu'il eut terminé de préparer sa pitance. Dès lors, personne ne le verra plus. Le chef de la police Healey envoya immédiatement l'inspecteur en chef Nicholas Hunt et ses hommes aux 2201 South Prairie, où le cuisinier avait loué une chambre. Le logement était désert, mais la perquisition révéla un laboratoire artisanal de chimie, la présence de quelques fioles suspectes, ainsi qu'une importante quantité de publications anarchistes. La police prétend aussi avoir découvert une substance explosive : du fulmicoton. A partir des lettres retrouvées, il résulta que Crones était étudiant en chimie à l'École Internationale par Correspondance Scranton. Les enquêteurs découvriront par la suite qu'il s'y était inscrit en octobre 1915, et s'était avéré être un bon étudiant avec d'excellentes notes. Le 18 janvier, il avait envoyé sa quatorzième leçon, la dernière. Elle portait entièrement sur les poisons. Avant de disparaître dans le néant, Crones avait brûlé certaines lettres, des restes desquelles les enquêteurs remonteront à quelques noms.

Le cuisinier empoisonneur était donc un anarchiste ! La tension dans le quartier général de la police atteignit des sommets. Le surintendant général de la police de Chicago était en effet Herman Schuettler, considéré comme le chasseur d'anarchistes le plus acharné des États-Unis. Trente ans auparavant, ayant tout juste la vingtaine à l'époque, il s'était particulièrement distingué sur le terrain, lors des enquêtes contre les anarchistes suspectés d'avoir fait exploser la bombe à Haymarket, témoignant également au procès qui conduisit Spies, Parsons, Lingg, Fischer et Engel à l'échafaud. Depuis, la haine envers les ennemis de l'État était devenue son trait

caractéristique, tout comme sa manie de voir partout des complots anarchistes ne faisait de secret pour personne. Son bras droit dans cette enquête était le sergent Make Mills, un émigré russe, ex-fonctionnaire de la police tsariste.

Les autorités diffusèrent immédiatement la description de Crones :

« Recherché — Pour tentative d'homicide, Jean Crones, environ 24 ans ; taille : un peu moins d'1m70 ; environ 65 kilos ; cheveux foncés, épais, frisés, coupés court sur la nuque ; pâle de visage, pommettes hautes ; regard pénétrant. Il sourit toujours quand on le salue. Il a peut-être un petit grain de beauté noir au-dessus de l'œil droit. Il sourit perpétuellement quand il parle, et ce faisant il montre une asymétrie des joues et du menton. La dernière fois qu'il a été aperçu il portait une tenue sombre et un par-dessus gris, et porte peut-être un béret ou un chapeau souple. Ses épaules sont courbées et il marche avec hâte, d'un pas long et chaloupé. Il porte une bague avec une tête de loup ou de lion ornée d'un petit diamant au niveau des dents ; elle coûte 320 dollars. C'est un grand lecteur. Très calme, d'apparence propre, il voyage habituellement seul, et assis il bouge les genoux en signe de nervosité. Né à Urdingen ou à Cologne, en Allemagne. Il parle allemand, ainsi que français et anglais avec un accent allemand ».

Le dimanche 13 février au soir, la police procéda à l'arrestation de deux de ses amis, Giovanni Allegrini et Pasquale Ligno, émigrés italiens, tous deux fichés comme anarchistes, le premier ayant partagé par le passé un logement avec Crones. Et comme un périodique anarchiste au ton incendiaire, *L'Allarme*, était publié en langue italienne à Chicago, la police perquisitionna également la chambre du responsable de publication, Umberto Postiglione, absent à ce moment. Dans l'attente de son retour, un piège fut préparé. L'anarchiste Andrea Sisoni, venu lui rendre visite au moment le moins opportun, finit dans les filets, lui aussi arrêté.

Quatre cent agents de la police furent lâchés dans les rues de Chicago à la recherche du fugitif. Les forces de l'ordre protégeaient tous les événements dans lesquels la présence de l'Archevêque Mundelein était annoncée. On commença à construire autour de la figure de Jean Crones tous les éléments nécessaires pour un complot international. Il devint l'homme le plus recherché des États-Unis. Résultat : aux enquêtes menées par la police de Chicago, s'ajoutèrent aussi les autorités fédérales, en la personne de Hinton Claybaugh, chef du Département de Justice Civile. Le maire Thompson eut beau nier que sa ville était le « quartier général des assassins et des criminels du monde entier », la police et la presse n'en lancèrent pas moins une campagne aux tons toujours plus sensationnalistes. On parlait d'un complot visant la destruction des bâtiments publics de certaines villes états-uniennes (la célèbre cathédrale St Patrick de New York aurait aussi été dans le viseur), de menaces de mort adressées au président Wilson et aux hauts dignitaires de l'Église ; la trentaine d'incendies qui s'étaient déclarés quelques temps auparavant dans les églises de Chicago revinrent à l'esprit. Peu de semaines après le dîner indigeste, un banquet de pasteurs protestants, à San Francisco se conclut par un malaise collectif et on mentionna de suite le nom de Jean Crones... D'ailleurs, né en Allemagne, Crones ne pouvait qu'être un « espion allemand déjà actif à Anvers ».

Le 14 février John. D. Robertson, commissaire à la Santé, rendit public le rapport définitif sur le poison utilisé. En examinant la quantité d'oxyde blanc d'arsenic

présent dans l'échantillon analysé, le chimiste Frederick O. Tonney avait déduit que 480 grammes du poison mortel avaient été versés dans la marmite de la soupe. Quasiment le contenu d'une des bouteilles retrouvées dans la chambre de Cronos.

Le 16 février, la rédaction du *New York Times* reçut une lettre pleine de fautes grammaticales et à la syntaxe boiteuse d'un étranger. Elle était signée Jean Cromes (avec le *m* à la place du *n*, erreur typique des allemands qui entendent leur propre nom prononcé en américain). Le cuisinier contredisait la police, en affirmant que la substance retrouvée dans son appartement était du simple aluminium. Les rédacteurs du journal contactèrent immédiatement les autorités de Chicago, lesquelles persistèrent tout de même dans leur version — cette substance était du fulmicoton. La rédaction du *New York Times* envoya un de ses experts pour examiner personnellement ce qui avait été retrouvé dans l'habitation de Cronos. Les résultats de l'expertise démentaient la version fournie par les enquêteurs et donnaient raison à l'auteur de la lettre : c'était de l'aluminium, l'authenticité de cette lettre ne faisait donc aucun doute.

Voici la traduction du texte, publié par le journal dans l'édition du lendemain, le 17 février :

« Tous ce que j'ai lu sur les journaux à propos de mon affaire est fou ou faux. Je déclare que mon histoire est vraie. Je suis en Amérique depuis le 6 mai 1913, et pendant trois mois j'ai travaillé comme chef au vieux restaurant français Castel's Grant City, Staten Island. Après ça, j'ai travaillé pendant 1 an à New York, et après ça à Chicago, à Cleveland, dans le Country Club et à nouveau à Chicago. A l'University Club, j'étais le Chef dans la froide chambre Ouest et je n'avais rien à faire avec la soupe. Moi Toujours étais dans le Mouvement Radicale comme travailleur et comme compagnon sincère de mes pairs travailleurs. En même temps j'ai étudié Science (Astronomie et Chimie). Comme je n'avais pas assez d'argent pour aller à l'université j'ai pris Chimie aux écoles par Correspondance Internationale de Scranton (Pa). J'ai poursuivi avec mon étude et des bons progrès j'ai faits. Grâce au (I.C.S.) j'ai payé mensuellement 10 dollars et pour les appareils 60 dollars d'argent en Espèces pour où j'avais travaillé. Vu que j'aime la science je déteste la religion, et comme je vu le menu pour ce Dîner 12 jours avant j'ai pensé que c'était une chose salutaire faire un bon nettoyage. J'ai commencé, dès que j'ai fini le Travail. J'ai travaillé jusqu'à tard la nuit et chaque jour j'ai préparé le poison mais le fait le plus petit preuve plus tard j'ai été d'accord pour Arsenic et Chlorure de Baryum j'ai acheté un peu plus d'arsenic et bientôt j'ai eu 60 grammes d'oxyde d'Arsenic et 100g As_2O_3 et 60gr. Chlorure de Baryum. Puis j'ai fait 480 gr très sec ($Mg H_2N_2O_2$) (C.P.) et ceci je l'ai pris quand j'ai fui. Personne au monde a su cette chose avant. Après j'ai mis le poison en petite quantité de différentes assiettes qui étaient prêtes pour le dîner. Après ça je suis allé à la maison j'ai pris une solution de chlorure de Chaux et acide sulfurique et je fais mes cheveux blancs comme neige. Deux fois j'étais envahi par les gaz sortis. Puis j'ai laissé la maison avec rien d'autre que mes vêtements, un peu d'explosif et un peu de poison aussi un couteau et un revolver. Ces explosifs sont très dangereux parce que le plus petit choc fait une explosion qui aurait des résultats terribles. Je nie qu'il y avait n'importe quel explosif dans la chambre après que j'ai parti.

Dans les six containers que la stupide Police de Chicago croit du fulmicoton il y a seulement de l'aluminium, et dans ces six containers j'ai reçu les six bouteilles d'acide de l'école, avec l'aluminium autour comme emballage de sécurité. J'ai du rire des lettres que la police a trouvé. J'ai jamais eu d'autres lettres dans la maison que ces lettres et tous mes papiers que j'ai brûlé avant de m'en aller. Maintenant j'ai changé mes cheveux en rouge et je travaille à un bon poste dans une petite ville à côté de New York. Personne suspecte rien ici et je suis en sécurité pour le prochain. Quand j'ai un peu d'Argent de nouveau je vais à l'Université et je finis mes études. J'ai pas peur de la stupide police parce que j'ai pas peur du mort.

Quand je vais je prends une bonne quantité avec moi. Je m'excuse que tous ou au moins 100 soient pas morts parce que le monde aurait été plus heureux sans eux. J'ai une bonne partie d'énergie restée et un peu d'intelligence et la prochaine fois je les utiliserais ainsi Mon prochain travail dans ce chemin sera un succès plein.

Jean Crones

Je suis orgueilleux d'être dans moi un Anarchiste si j'étais pas Jean Crones j'aimerais être Bresi.

Tout mon travail je le fais seul tout le temps comme ça les espions de la police n'ont pas le mieux e moi et non pas la possibilité d'avoir une promotion.

Jean Crones »

Il ne faisait aucun doute pour les enquêteurs que cette lettre était authentique, écrite par Crones ou par quelqu'un de très proche de lui. Outre la forme et des erreurs grammaticales et orthographiques typiques d'un étranger écrivant dans une langue qui n'est pas la sienne, outre des idées anarchistes exprimées, sa lettre témoignait de certaines compétences en chimie et fournissait des informations sur le poison utilisé. Consulté par la police, un chimiste de la Columbia University confirma que la formule de l'oxyde d'arsenic était précise, alors que la seconde formule chimique constituait une énigme. C'était la recette magique de Jean Crones. Même la méthode utilisée pour s'éclaircir les cheveux était effectivement efficace, bien que relativement dangereuse en raison des émanations produites.

Beaucoup d'attention fut accordée aux détails concernant le passé professionnel de Crones, détails qui se révélèrent exacts. Le propriétaire du Castles's Restaurant de Grant City, Edward A. Marks, s'en souvenait bien : « C'était le meilleur cuisinier que j'aie jamais vu. Il était tellement doué que j'ai souvent pensé qu'il y avait quelque chose de mystérieux dans le fait qu'il travaille pour moi pour un salaire relativement bas. Après avoir passé trois mois ici il me dit soudain qu'il devait partir. Je l'appelais toujours Hans, mais il était connu par les assistants et par les autres comme Jean ». La description de Crones fournie par Marks (un petit homme petit, pâle, aux cheveux noirs, d'environ 23 ou 24 ans) coïncidait avec celle entre les mains de la police.

D'autres lettres arrivèrent. Il semblait s'amuser à railler et à défier la police.

Ce même 17 février, pendant que les lecteurs du *New York Times* étaient en train de lire la première lettre, une autre de ses missives fut livrée vers 6h de l'après-midi à la rédaction du même journal. Elle avait été postée non loin de là, une heure

avant seulement, au bureau postal de Park Row ! La lettre faisait quatre pages, et sur la dernière Cronos avait apposé ses empreintes digitales, suivies d'une note :

« Voilà une empreinte de doigt de moi comme vous pouvez voir je suis Jean Cronos ». La rédaction du *New York Times* précisa que la véracité de la lettre ne faisait aucun doute, parce que les enquêteurs avaient comparé la signature à la chaux avec celle des formulaires complétés par Cronos pour s'inscrire à l'école de chimie par correspondance. Il résultait que les signatures étaient identiques.

Cette deuxième lettre parut donc le jour suivant, le 18 février, publiée en une :

« Pourquoi je l'ai fait !

Alors qu'en Europe des millions de Chrétiens sont en train de s'entre-tuer dans le Massacre le plus sanguinaire, et dans ce pays libre des milliers d'hommes et de femmes errent à travers les routes, sans nourriture ni abris, en parallèle l'Église organise des repas et paie 15 dollars pour chaque couvert qui commence par du Caviard Beluga et du champagne, le même argent qui était mendié par des pauvres hommes et femmes travailleurs le même argent était le sang des pauvres ouvriers qui coule.

Ces conditions sont un scandale Qui est la défaite du Christianisme une insulte envers l'honnêteté et un Défi à l'Humanité que l'Église réponde à mes accusations envers le Monde et moi soutenir les accusation faite contre moi.

JEAN CRONES »

La deuxième page était blanche, alors que la troisième se moquait de la police.

« La police m'a fait rire Quand j'étais à Buffalo deux espions étaient derrière moi à travers toute la Ville Puis à peine je passé à une Église j'ai salué l'église et après un peu j'ai vu une fenêtre ils étaient en train de parler et après un peu ils sont allés derrière ha-ha-ha. La police est trop stupide un cerveau à 2 balles, j'ai laissé mon travail et je suis rentré à New York encore. J'aime bien New York hier je travaillais pour une heure à côté du quartier général de la police mais personne sorti me prendre.

Mes meilleures salutations à la police pour un bon voyage au paradis.

JEAN CRONES

Je suis heureux que les espions arrivent de Chicago comme ça je sais mieux à quelle heure je devoir aller ».

Après avoir reproduit la lettre, le quotidien de New York évoquait l'existence fantasmagorique de deux frères de Cronos, et annonçait l'arrestation d'un serveur de l'Hôtel Claridge, Alberto Camilla, qui se serait défini anarchiste et ami du fugitif. Elle mentionnait également que la police avait cherché en vain à interroger les membres du cercle anarchiste Bresci.

24 heures passèrent et voilà qu'à 8 heures du soir la troisième et dernière lettre de Cronos arriva à la rédaction du *New York Times*. La police avait surveillé les bureaux de poste toute la journée, dans l'espoir de l'arrêter. Visiblement en vain, car la lettre avait été posté deux heures plus tôt au bureau de Hudson Terminal. Le porte-parole de la police assura que ce bureau aussi avait été surveillé toute la jour-

née par les agents mais qu'aucun homme correspondant au portrait-robot de Cronos n'avait été aperçu.

Quoiqu'il en soit, voilà le texte de la troisième lettre de Cronos, publiée le 19 février :

« *New York 18 février 1916*

Jean Cronos
De nulle part

L'Éditeur du New York Times

Cher Monsieur :

Voudrez-vous être gentil et faire que ces déclarations arrivent dans les mains des avocats de Chicago qui ont pris la défense d'une douzaine de personnes innocentes qui étaient arrêtées à travers ma faute et auxquelles je demande pardon.

(1) Il n'y avait aucun arsenic ou autre poison dans la soupe Poule servie à ce dîner et aucun Chimiste aura trouvé le poison dans la soupe parce que l'arsenic est presque insoluble dans un bouillon clair et monterait à la surface de la marmite. Si j'avais mis le poison dans la soupe beaucoup d'autres personnes auraient infecté parce que le même stock de Poule était utilisé pour différentes raisons. Le poison était quelque part ailleurs. Le même rapport dit que deux grammes d'Oxyde d'Arse- nic en quantité minimum mortelle et moi je dis que 0.1 à 0.4 grammes est un adulte mortel.

(2) J'ai quitté Chicago mercredi nuit et le jour du dîner j'étais 600 miles loin de Chi- cago.

(3) Qu'il n'y avait aucun explosif dans ma chambre

(4) Qu'il n'y avait aucun poison trouvé dans ma chambre mis à part les substances chimiques que j'ai reçu par les Écoles

(5) Qu'il n'y avait aucun appareil qui fait une bombe dans ma chambre mis à part l'appareil que j'ai reçu par les Écoles

(6) Je nie aussi qu'il y a lettres ou plans contre la société retrouvés dans ma chambre

(7) Je nie aussi que j'ai eu aucune rencontre concernant ce dîner et le poison

(8) Je nie que je sais des complots pour détruire des bâtiments

(9) Je n'ai vu aucun anarchiste après avoir quitté Chicago le jour avant le dîner même pas j'ai parlé ou écrit à personne

(10) Personne au monde (ami ou ennemi) sait où je me trouve maintenant

(11) J'ai vu personne de ma famille dans les derniers 3 ans

(12) J'ai jamais été en ville Boston, Philadelphia, St. Paul, Paterson

(13) J'ai travaillé dans six Hôtel dans ces 3 ans et j'ai jamais été sans du travail pour plus de 2-10 jours

(14) Que je n'étais pas anarchiste avant le massacre de Ludlow en Colorado

(15) Que tous ceux arrêtés en lien avec mon acte n'en savent rien

(16) Et que les officiels Ville Chicago sont stupides ou fous pour donner tant de dé- clarations qui ne sont pas vraies ils ne sont pas adaptés à leur poste

(17) Toutes ces déclarations seront confirmées à travers enquêtes

(18) Que le Chlorure de baryum n'était pas mélangé avec l'arsenic

(19) Que je n'étais pas assistant Cuisinier mais Cuisinier d'une fête. J'étais Chef dans la fraîche Chambre de la Viande et j'avais rien à faire avec la soupe

(20) Que tout le poison était mis dans le stock qui était fait dans la chambre froide de la viande par moi même

(21) Que l'arsenic était dans une des premières assiettes, et que le chlorure de baryum était dans une assiette qui devait être servie après la Selle d'agneau proche du fin repas.

J'espère que ces déclarations vraies sont en mesure de réveiller la police, mais je m'attend pas beaucoup des Hommes qui ne connaissent pas la différence entre l'aluminium et le fulmicoton.

Je suggère d'envoyer toute la police de Chicago notamment les officiels aux Écoles Internazionali par Correspondance parce que la police Chicago est loin derrière nos temps.

Beaucoup beaucoup de merci au monsieur Eddy Marks pour avoir parlé bien de moi.

Avec l'espoir que la Science sera capable de libérer vite le monde de toute les religions et superstitions.

Votre heureux et reconnaissant

JEAN CRONES

N.B. Je suis à New York pour 48 heures encore mais après ça je dois déplaire à la bonne police et quitter la Ville »

Le 17 mars, John Allegrini sera relâché en raison d'un manque absolu de preuve à sa charge. Ce même jour un autre banquet était prévu, le banquet annuel en l'honneur de St. Patrick. L'Irish Fellowship Club, qui l'organisait, embaucha un goûteur officiel — un certain William J. Healy — qui entre 17h et 18h goûta les dix plats prévus pour la soirée. Cette soirée comptait parmi ses invités l'Archevêque Mundelein, qui de son côté, faisait tout son possible pour nier la moindre importance à ce qui était arrivé le 10 février. Il se limita à dire que « l'homme coupable d'un tel plan est un drogué et un déséquilibré mental », concluant à raison qu'« un tel homme est un ennemi de l'Église, autant que de l'État ».

Mais quelle fut la réaction des rivaux, des adversaires, des ennemis du gouvernement et de l'Église à la nouvelle du dîner de Chicago ? Comment commentèrent-ils la soupe de Jean Cronos, cuisinée pour liquider d'un coup la classe dirigeante de tout l'Illinois ? Il faut rappeler que quinze ans auparavant peu de voix avaient eu le courage de se solidariser avec Leon Czolgosz, l'assassin du Président McKinley. Si un tel acte individuel (comparable au fond à un régicide, l'élimination de la plus haute autorité de l'Etat) s'accordait mal avec les tactiques des partis, les stratégies collectives et les organisations de masse, imaginez un peu les tentatives de frapper dans le tas des puissants !

Dans la presse circulèrent des voix qui prétendaient que Cronos était membre de l'I.W.W., le syndicat révolutionnaire si redouté et haï par les réactionnaires à la bannière étoilée. Mais son leader Bill Haywood se précipita pour démentir catégoriquement, en affirmant que toute cette affaire n'était qu'un montage policier pour frapper les subversifs. Invité quelques semaines après l'événement par les anarchistes de Chicago à un meeting en solidarité avec les arrêtés, Haywood pensa plus judicieux de ne pas se montrer en si embarrassante compagnie et déserta l'initiative. Comme l'écrivit la *Cronaca Sovversiva* le 4 mars,

« le meeting a quand même eu lieu et Abramson, Loughman, Pos-tiglione et en dernier Lucy Parsons y ont parlé, sans euphémismes et sans hypocrisies, à visage découvert, désignant avec les plus rudes propos les représentants de la presse et de la police présents en nombre dans la salle.

Et au beau milieu de la merveille des demi-consciences — révolutionnaires seulement en période de calme — ils ont donné, comme le dit *The Tribune*, le « signal » à Jean Crones et à Allegrini, c'est-à-dire qu'ils ont salué l'acte rebelle du jeune compagnon et l'otage se trouvant entre les griffes de la police, et ils ont manifesté leur pleine et inconditionnelle solidarité ».

Lucy Parsons était la veuve d'un des « martyrs de Chicago », ce qui suffit à la presse pour accuser Crones d'être aussi impliqué dans l'explosion d'Haymarket (advenue en 1886, bien trente ans auparavant !). Le journal de Galleani conclut en rappelant « aux compagnons l'acte honteux commis par la proéminence rouge de cette ville, parce que, revenue parmi nous pour récolter les sous pour la tambouille quotidienne, on la rechasse dans la souille avec notre mépris le plus cordial ».

Le 29 février, les journaux titraient « Les anarchistes désavouent l'empoisonneur Crones », assurant aux lecteurs que « sur la base des déclarations faites par Emma Goldman, Ben Reitman et Alexander Berkman, la police est confiante dans le fait que si le fugitif cherchait refuge chez les « rouges » il serait trahi et remis dans les mains des inspecteurs qui sont actuellement à ses trousses », car les « leaders anarchistes de New York City » l'ont « renié », le définissant comme « un tueur maniaque qui suit les impulsions de sa mentalité désordonnée ». Un assassin lunatique, en somme, inconnu de tous. — De la boue journalistique, à usage exclusif de la police.

Trois jours auparavant seulement, Berkman, qui à l'époque avait d'ailleurs déjà déménagé à San Francisco, avait publié dans le septième numéro de son journal *The Blast* un article dans lequel il affirmait :

« Je ne connais pas Jean Crones. Il se peut que ce soit un anarchiste ou pas. Il pourrait avoir cherché à “nettoyer la maison”, ou bien toute l'histoire pourrait être une fabrication de la police pour cacher un cas commun d'intoxication alimentaire... Naturellement c'est possible que quelqu'un, disons Crones, ait tenté de tuer l'Archevêque et le Gouverneur. Bien, et alors ?... Il pourrait avoir voulu ainsi exprimer la protestation d'une âme sensible et torturée contre notre injustice sociale, la stupidité et la superstition. Peut-être voulait-il attirer de force l'attention du pays sur le disciple officiel de l'humble Nazaréen qui dîne somptueusement alors que des milliers d'hommes, “image de leur Créateur”, crèvent de faim. Il se peut que quelques-unes ou toutes ces raisons aient poussé Crones. S'il en est ainsi, il a réussi : son but est atteint.

Philosophiquement parlant, il est bien que les endormeurs et les oppresseurs de l'homme comprennent, de temps en temps, que la tyrannie nourrit le tyrannicide. C'est un symptôme plein d'espoir pour l'humanité ».

Entre-temps, suite à la vague de psychose collective créée par la police à travers la presse, la présence de Jean Crones était signalée partout aux États-Unis. Le commissaire de police était submergé par les appels téléphoniques, alors que ne ces-

saient d'arriver des lettres anonymes. En une seule journée, la police de New York arrêta trois hommes, tous soupçonnés d'être Jean Crones. La chasse à l'homme se poursuivit longtemps encore et les inspecteurs de Chicago furent envoyés aux quatre coins du pays pour vérifier l'identité de personnes arrêtées, accusées d'être le cuisinier empoisonneur. En novembre ils étaient au Nebraska, en janvier 1917 ils se précipitèrent au Dakota du Sud, alors que le mois d'après ils couraient dans le Connecticut...

Toutefois, cela ne servit à rien. Le chasseur d'anarchiste Herman Schuettler mourut deux ans après, en 1918, sans avoir eu la satisfaction de mettre les menottes aux poignets du fugitif. Même les tentatives de corrompre ou de menacer plusieurs anarchistes ne fonctionnèrent pas. On ne mit jamais la main sur Jean Crones. Aujourd'hui nous savons qu'au fond il était impossible pour la police de parvenir à arrêter le cuisinier allemand, né à Cologne de mère française. Il n'avait jamais existé. Jean Crones n'était qu'une fausse identité, abandonnée dès qu'elle devint trop ardente.

Carpe diem, cueille l'instant. C'est probablement la célèbre locution latine qui poussa Jean Crones à tenter d'alléger le monde des parasites qui l'infectent. Quand il a su pour qui il devrait cuisiner, il a dû ne pas en croire ses oreilles !

L'occasion d'une vie était là, à portée d'arsenic... « *et comme je vu le menu pour ce Dîner 12 jours avant j'ai pensé que c'était une chose salutaire faire un bon nettoyage* ».

La fantaisie chevauche plus facilement le hasard si elle est accompagnée par l'intelligence et la détermination. Que penser d'autre d'un cuisinier subversif dédié à l'étude des meilleurs poisons ? Et la liberté est plus sûre pour un anarchiste recherché *si des années durant il a feint d'avoir une autre nationalité* (au point d'écrire avec des erreurs le nom du régicide de Monza dans les lettres aux journaux).

Le chef Jean Crones a définitivement disparu le soir de ce 9 février 1916, immédiatement après avoir quitté l'University Club de Chicago. Il n'avait plus de raison de continuer à exister, il venait d'exaucer sa plus grande aspiration professionnelle : *bon appétit, patrons !* C'était l'anarchiste italien Nestor Dondoglio, vêtu de sombre et d'un par-dessus gris, qui s'éloignait avec hâte de la Michigan Avenue d'un pas long et chaloupé. Nous n'avons pas l'ombre d'un doute qu'il souriait même plus que d'habitude.

Extrait de *Paroles Claires*.

La « bonne guerre » des anarchistes italiens immigrés aux États-Unis (1914-1920), p. 103-116.

Editions L'Assoiffé, 2018.